

Traction animale et insertion

La traction animale vecteur de l'insertion ? Je parle ici à la fois de mon expérience d'utilisateur de chevaux de travail (depuis 1975) dans le domaine agricole, et de ce que je pratique depuis 7 ans au sein d'une structure d'insertion qui est un jardin de Cocagne.

Quelques mots sur ce qu'est un jardin de Cocagne : il s'agit d'une entreprise maraîchère particulière, qui produit des légumes de saison selon le cahier des charges de l'agriculture biologique. Dans ce « jardin » viennent travailler des personnes qui sont à la recherche d'un emploi, qui souffrent d'isolement social, qui ont vécu une expérience traumatisante... qui les a éloignées du marché du travail. Les légumes produits sont distribués à un réseau d'adhérents, l'ambition étant de les transformer en « consommateurs ». La structure qui assure l'emploi est une association. Le jardin de Cocagne de Peyrins où j'exerce mon activité est reconnu comme organisme de formation en traction animale.

Dans un jardin de Cocagne la terre, le travail de la terre sont considérés comme un support pédagogique de la dynamique d'insertion ; tout en ayant un objectif de production, et en prenant des moyens efficaces pour le réaliser. Ces deux objectifs sont complémentaires et essentiels. Ils peuvent sembler contradictoires, c'est du moins le message implicite véhiculé par notre société : qui veut être efficace doit supprimer des emplois, délocaliser l'activité, c'est à dire faire peser la charge des travaux pénibles et mal rémunérés sur d'autres, loin de nos regards et de nos questions. Alors, travailler la terre pour faire pousser des légumes avec un cheval, c'est difficile de faire plus ringard !

La traction animale, ou l'énergie animale, cela relève aussi d'une dynamique pédagogique et en même temps d'efficacité, comme le travail de la terre en général.

L'activité avec des chevaux de trait, qu'elle soit agricole ou pour d'autres usages, est restée marquée par l'évolution des pratiques au cours du 20ème siècle, et par l'effondrement de la population équine et bovine de travail au cours du siècle, et pour l'agriculture particulièrement au cours des années d'après guerre. C'est en agriculture que les chevaux ont disparu en dernier, accreditant l'idée, toujours profondément ancrée, que les retardés agricoles ont été les derniers à sauter dans le train de la modernité. Cette image colle à la peau, même si dans le même temps il peut y avoir une fascination auprès du public qui ignore tout de ce qu'est un cheval.

Un risque quand on parle de cheval de travail et d'insertion, quand on associe les deux termes, est donc de stigmatiser l'un et l'autre : le cheval serait encore bon pour les attardés, les incapables d'emploi « ordinaire ».

En prenant juste un peu de recul, à la fois historique et géographique, il est facile de constater que c'est l'épisode de la motorisation qui est un phénomène exceptionnel, et, nous le savons, fort peu « durable ». Les animaux de travail pour l'agriculture, le transport ou la guerre ont quelques milliers d'années d'expérience collective derrière eux ! Et sûrement un grand avenir quand l'épisode de l'énergie fossile et bon marché sera terminé, ce qui ne saurait tarder, dans quelques années, dizaines d'années tout au plus. Il faudra faire avec le nouveau slogan : « moins vite, moins loin, moins souvent et plus cher », ceci pour le transport ; mais cela touchera aussi l'agriculture et le reste (cf Yves Cochet, « Pétrole Apocalypse »).

Une question est tout d'abord « le cheval est-il efficace ? »

1- Le cheval « efficace » ?

Sur ce thème prenons une comparaison : nous sommes devenus extrêmement dépendants de certains outils comme le téléphone portable, la calculatrice électronique, l'ordinateur, ...en quelques années au point que les plus jeunes ne peuvent même plus imaginer comment il serait possible de vivre sans eux. C'est ainsi que nous pouvons être témoins de personnes qui, par réflexe, prennent leur calculatrice pour additionner 5 et 10 ou quelque chose d'équivalent.

Pour le cheval, c'est un peu la même chose. En agriculture le tracteur, les tracteurs, devrait-on plutôt dire, répondent à toutes les situations ; même celles où leur intervention ressemble à prendre la calculatrice pour faire « 5+ 10 ». Et ce que peut faire le cheval, presque personne n'en a l'idée tellement il a disparu du quotidien.

Dans les années 1950, des articles, chiffres à l'appui, expliquaient que l'agriculture devrait réserver le tracteur à des usages bien spécifiques (ce pourrait être, par exemple les travaux nécessitant : prise de force, fourche hydraulique, 1ère lente...) et garder le cheval pour ceux pour lesquels il est réellement performant. Nous savons qu'il n'en a rien été et que la motorisation a tout balayé. Le prix du gazole qui augmente, les rejets de CO2 qui réchauffent notre planète, cela pourrait être une incitation plus forte pour retrouver des réflexes de sobriété heureuse, et un nouveau partage des tâches. Sans parler d'un pétrole à 300 \$ le baril, il suffirait de supprimer la détaxe sur le gazole agricole pour étrangler 80 ou 90% des agriculteurs français.

Ce qui manque aussi aujourd'hui c'est 50 ans de recherche pour améliorer outils et harnais ; il y a aussi beaucoup à transmettre pour les rares professionnels capables de le faire et qui en ont le goût et la capacité. Néanmoins beaucoup d'outils anciens étaient déjà très performants, et il faut travailler pour faire mieux.

Le cheval de travail est tout à la fois le passé, pas si lointain, et l'avenir !

2- Le cheval : « nouveau moteur d'insertion » ?

Le cheval de travail est bon pour l'insertion avant tout parce qu'il est bon pour moi, pour nous, parce que la relation homme/cheval fait du bien à la relation entre les humains. Et si c'est une règle assez générale, cela fait donc du bien aussi à ceux qui ont été un peu plus que d'autres cassés par la vie, ou ont eu une mauvaise passe, ou une rupture affective ou professionnelle.

Le cheval est un animal sociable, vivant en troupeau à l'état sauvage comme à l'état domestique, et habitué à vivre avec l'homme depuis des millénaires. Est-ce l'homme qui a rendu meilleur le cheval ou l'inverse ? Sans répondre à la question, ce dont je suis sûr c'est que l'homme peut s'améliorer grâce au contact avec le cheval ; et dans la relation chacun-e se transforme et peut progresser.

Tout d'abord il nous faut apprendre le langage cheval, de même que le cheval a appris le langage de l'homme. Cet intermédiaire du langage, des codes relationnels, de la gestuelle, est essentiel, et c'est grâce à cela que des jeunes peuvent intégrer progressivement le sens de l'autorité (dans le sens de « faire croître ») alors que c'est beaucoup plus difficile à réaliser sans le média du cheval. Un jeune qui comprend qu'il faut enlever sa musique dans les oreillettes pour pouvoir être en relation avec le cheval et que celui-ci puisse faire ce qu'il lui demande aura plus de facilité à comprendre ou à réaliser que c'est la même chose avec les femmes et les hommes qu'il rencontre. A travers cette expérience est présente aussi une forme de silence, sans moteur ni bruit de moteur, qui invite les sens, alors plus disponibles, à l'observation de ce qui se passe, aux plantes et aux légumes qui poussent comme à la belle lumière de certains instants. Ce silence dans l'utilisation invite aussi à une relation confiante et paisible.

Cela permet aussi parfois à certains de faire remonter des expériences enfouies, un savoir faire ou des expressions qui étaient oubliées. Ainsi récemment un jeune d'origine maghrébine est venu avec moi butter des pommes de terre avec une jument. Il avait pris les guides et moi l'outil, et nous avons convenu d'échanger au bout d'un moment. Il n'avait aucune connaissance particulière des chevaux, il n'avait jamais fait cela. Après quelques minutes et quelques explications sur les codes de langage que j'utilise pour parler à la jument, la jument connaissant bien son affaire aussi, cela marchait plutôt bien. Lui était tellement content de maîtriser la conduite, ou de sembler la maîtriser, qu'il s'est tout d'un coup mis à lui parler en arabe. J'ai laissé faire et même encouragé, disant que les animaux sont sensibles à l'intonation, et que même si elle ne « comprend » pas l'arabe la jument est sensible au fait qu'il la conduise en lui parlant et en l'encourageant avec ses propres mots. Un peu plus tard, à l'occasion d'une pause il m'a expliqué qu'il n'avait jamais fait ce genre de travail, mais que toute son enfance il avait cotoyé et entendu des gens de son pays faire leur travail en leur parlant de cette façon, et spontanément, tous les mots, toutes les expressions lui étaient revenus en se mettant en situation. Et, vous pouvez l'imaginer, sa joie était rayonnante. Tant et si bien qu'il n'a plus été question pour moi de lui reprendre les guides. Cela ne change rien dans l'immédiat

à son quotidien, tout n'est pas résolu d'un coup de baguette magique. Mais le simple fait de pouvoir toucher, atteindre ces émotions et ces savoirs enfouis, est profondément apaisant et fait vraiment du bien. Le reste peut être abordé et enrichi par cette expérience positive.

Je réalise depuis plusieurs années, en lien avec le CFPPA du Valentin, à Bourg les Valence, une formation d'initiation à la traction animale agricole qui dure deux semaines (70 heures) : une « UCARE TA », option possible pour des personnes en formation BPREA. Je prends un maximum de douze stagiaires, et, chaque année, je fais intervenir dans la formation à la fois d'autres professionnels que moi et une personne en contrat d'insertion à la ferme, qui travaille donc au quotidien avec moi. Cette personne, souvent un ou une jeune, n'a en général que quelques mois d'expérience de travail avec les chevaux sur l'exploitation maraîchère ou la vigne avec mon accompagnement. Son parcours scolaire est le plus souvent plein de trous et de bosses. Le fait de se retrouver en situation de « moniteur » pour animer un atelier (nous faisons le plus souvent deux groupes de six personnes) la met dans une position tout à fait inhabituelle pour elle. Ils ou elles réalisent à cette occasion plusieurs choses importantes :

- j'ai appris quelque chose depuis que j'ai commencé à travailler ici avec les chevaux
- je suis capable d'en parler et de le montrer
- cela peut intéresser des personnes qui sont dans un cycle de formation normal et reconnu
- j'ai encore des choses à apprendre et j'ai envie d'apprendre
- je ne suis pas nul
- il existe des gens qui veulent faire ce travail et l'apprendre, donc ce n'est pas complètement en dehors du circuit normal, ce n'est pas réservé à une pédagogie de l'insertion qui pourrait être pénalisante, ostracisante.
- D'autres professionnels (ceux auxquels je fais appel pour intervenir dans la formation) existent et en vivent dans un circuit « ordinaire »

Quand le cheval de travail aura retrouvé un peu de place, ce qui progresse bien ces dernières années, les enfants et les jeunes qui auront de nouveau la chance de vivre à leur contact, d'apprendre à les mener et les aimer, seront les mieux aptes à prendre la relève. Le meilleur apprentissage est celui qui se fait par imprégnation, sans grands discours, mais dans des situations où tout fait sens de manière tellement évidente que ce n'est presque pas la peine d'en parler ! Selon un mot de Marcel Légaut, philosophe, mathématicien et paysan, « l'essentiel ne s'enseigne pas il se transmet ».

De la lecture de l' « Histoire de la France Rurale » de Leroy Ladurie j'ai retenu que siècle après siècle il y a eu des fluctuations importantes dans les surfaces cultivées, fonction de l'augmentation ou de la diminution de la population, ainsi que de l'avancée ou du recul ou de la stagnation des rendements, de la loi foncière, des techniques agricoles, ...Les avancées se sont produites au sein de franges de

population qui se trouvaient acculées à se déplacer, coloniser de nouveaux espaces, des landes, des friches, des terres humides, et pour tout cela il a fallu innover, prendre des risques. Une ou deux générations plus tard ce sont ces familles-là qui étaient à la pointe de la technique et de l'innovation, qui avaient les meilleurs rendements, la meilleure réussite. J'ose penser que la situation actuelle et le thème de cette table ronde sont une illustration du même type de situation. Peut-être que ce sont les égarés de l'école, les cassés du système, les révoltés des injustices criantes du monde actuel qui ont les meilleurs atouts pour devenir les pionniers d'une agriculture avec des animaux, rentable et performante, tout en étant paisible et à l'écoute de la nature et des hommes.

Attention toutefois à ne pas créer dans les parcours de formation, que nous souhaitons voir se développer, des barrières infranchissables pour ces personnes capables d'être de bons apprentis, de bons transmetteurs de savoirs, mais peu capables de passer un examen formel, d'écrire leur expérience. Ceux qui ont voulu essayer, dans le cadre de l'UCARE, ont échoué, alors qu'ils avaient encadré des ateliers pratiques dans de très bonnes conditions.

Bernard Dangeard, 26 juillet 2009